

~~Avec l'arbre~~
~~de la forêt,~~
Francis,
Pierrick Bourgault
l'artisan
Récit
du bois,
~~sait tout faire~~



ateliers
henry dougier

FRANCIS, L'ARTISAN DU BOIS

Pierrick Bourgault



Un bourg en France

L'histoire de Francis et Juliette se déroule à Châtillon-sur-Colmont, un village entre Bretagne et Normandie, mais elle pourrait se situer ailleurs. En effet, les mêmes métiers se sont exercés dans le monde entier avec les animaux de trait, avant la généralisation du moteur à explosion, des pneus de caoutchouc et des routes bitumées. Lors de nos conversations de 2019, Francis témoigne d'une époque sans pétrole, sans pollution et sans déchet lié à cette industrie.

11

Ils n'ont jamais déménagé, le nom de leur commune n'a pas changé mais les itinéraires et le territoire actuel ne ressemblent en rien à ceux de leur enfance. Châtillon est aujourd'hui un village aux maisons fermées, souvent inoccupées, tandis qu'un paysage vivant surgit des conversations :

— Il y en avait, des gens, en ce temps-là. Le dimanche, tu voyais tout le monde qui venait à la messe...

— Qu'est-ce que tu faisais, chez ton père ?

— Des charrettes, des carrioles, des *niges* (niches) à chien, à lapins. Des brouettes, il en fallait dans les fermes, ils les chargeaient dur et les cassaient. Des *châbles*.

Je ne connais pas ce dernier mot.

— Des machins avec des dents, qu'on mettait derrière les chevaux pour travailler le terrain. On faisait aussi des *carrosses* pour les bonnes femmes.

Cet objet au nom aristocratique n'est qu'une modeste caisse en bois où s'agenouiller pour laver le linge au ruisseau. La diversité de tout ce que fabriquait un simple atelier de charron impressionne, car cet artisan du bois, du fer et du feu n'assemblait pas que des charrettes.

Francis n'a signé aucune de ses réalisations, dont certaines furent des chefs-d'œuvre d'ingéniosité, pour des fermes aujourd'hui disparues. Lui seul sait.

— Vous deviez être fatigués le soir, après toutes ces heures de travail...

— C'était la bonne vie, c'était plus gai. Les gens marchaient et se croisaient. En arrivant au bourg, tu voyais des bandes...
12 On discutait en marchant. Maintenant, personne ne se regarde.

Le téléviseur poursuit son bavardage enjôleur, pressé, entrecoupé de mélodies doucereuses ou menaçantes ; une soupe d'émotions variées, pour tous publics. Le tic-tac de l'horloge à piles rythme les heures de la maison. La cuillère tinte dans la tasse posée sur la table en formica.

« C'est moi qui ai tout fait : le bâtiment, les portes, les fenêtres, les meubles, les placards de la cuisine. Tout en chêne massif. »

Pour Juliette et lui, il a surélevé d'un étage la pièce où vivaient ses parents. Francis est l'un de ces artisans universels capables de tout construire ou tout réparer, de comprendre le lien, la filiation entre l'arbre et le meuble, la branche et la charpente.

À notre époque de spécialistes, où les compétences sont segmentées, *en silo*, il n'y a guère que les vigneron capables d'une pensée aussi large, d'envisager la saveur du vin et son taux d'alcool en observant un paysage de vignes. À quatre-vingt-treize ans, Francis ferre une dernière roue de brouette, pour montrer le tour de main au fils du médecin. Il a effectué plus de quatre-vingts années d'activité professionnelle ininterrompue, une douzaine d'heures par jour. Avec sa petite taille et ses yeux bleus malicieux, il ne semble pourtant pas être un surhomme.

Le téléphone grésille, s'impatiente. D'un pas hésitant, agrippant les barres de maintien, Francis s'approche du combiné, un peu trop vite, au risque de tomber, tellement la sonnerie se fait impérative.

— Ouais ?

Après un instant, il répond « Non, merci, on n'est pas intéressé. » Raccroche, se tourne vers moi.

13

— L'isolation à un euro... C'est casse-pieds, et ils nous appellent tous les jours, plusieurs fois !

La course l'a essoufflé, il s'assied en se tenant à la table. Je lui demande quel fut le premier abonné au téléphone dans la commune :

— Une épicerie de campagne, il fallait faire quatre kilomètres si tu voulais téléphoner. Après, c'est un boucher qui a eu la deuxième ligne.

— Cela devait coûter cher ?

— Je ne me souviens plus.

Après un instant de réflexion :

— Il n'y avait pas de téléphone, mais il y avait du monde.

En effet, dans ces villages densément peuplés, un voisin, un café-épicerie n'étaient jamais loin ; pour communiquer ou recevoir de l'aide, la voix suffisait.

— T'es pas pressé, puisque tu ne pars que demain...
Et il nous sert une rasade de vin rouge.

Francis Renard a vécu plusieurs vies. Dès son enfance, il apprend avec son père à forger le fer et à scier le bois, à fabriquer charrettes, carrioles, tonneaux, seaux, outils agricoles, portes et fenêtres, tables et placards, et même vis de pressoir. Ce travail effectué à la force des bras requiert une puissance de bûcheron et une précision de chirurgien.

Dès 1920, la famille héberge une locomobile, une machine à vapeur tractée par des chevaux que l'oncle de Francis utilise l'été pour actionner les batteuses mécaniques² dans les fermes. Le foyer de la machine avale copeaux, écorces et autres déchets ligneux, mais impose de brèves nuits au fils du patron :

— Je me levais à 4 heures tous les matins pour chauffer la chaudière, pour que la vapeur soit suffisante à 7 heures quand nos deux ouvriers arrivaient.

— Tu mettais un réveille-matin ?

— Il n'en était pas question, on se réveillait tout seul.

Le père acquiert ensuite « un moteur Bernard à essence de 14 chevaux », bruyant et dont le carburant doit être acheté à l'extérieur. Inutile de s'extraire du lit à l'heure du boulanger ni de ramoner chaque matin le foyer de la locomobile. C'est une jubilation intense d'imaginer une écurie de 14 étalons que l'on ne doit plus ni nourrir ni harnacher, dont la force vive se

2. La batteuse mécanique frappe l'épi de blé pour en extraire le grain – une action auparavant effectuée au fléau actionné par les bras des paysans.

concentre dans un bloc de fer pétaradant. Il démarre d'un coup de manivelle et on l'arrête encore plus facilement. Nul besoin de lui donner à manger s'il ne travaille pas. Quel progrès ! Ensuite vint un moteur Diesel au carburant meilleur marché, à la voix grave et à l'odeur grisante. Petit à petit, la famille achète des mécaniques nouvelles que ce moteur entraîne : scie, raboteuse, dégauchisseuse³, toupie⁴. Une efficacité décuplée, certes au prix de l'indépendance énergétique perdue. De 1940 à 1944, durant l'Occupation, la pénurie de pétrole les contraint à utiliser un gazogène délicat à régler :

— On mettait des bûchettes de bois dans la chaudière, on allumait et le gaz faisait tourner le moteur à explosion. Mais ça ne valait pas un électrique...

— Quand l'électricité est-elle arrivée à Châtillon ?

— Pas longtemps avant la guerre. Mais c'était seulement pour éclairer ; un moteur, ça tire trop dur. Si on avait eu une rivière, on aurait installé un moulin à eau.

15

Francis se lève en empoignant la table, le dossier de la chaise, les barres d'appui vissées aux murs qu'il a bricolées à partir de tiges de récupération. Il sort du placard un paquet de gâteaux secs que ses mains aujourd'hui moins habiles veulent extraire des suremballages en plastique. Je tente de l'en dissuader, avec les mots de la politesse mayennaise :

— Faut pas l'ouvrir pour moi...

3. La dégauchisseuse rabote la planche afin de l'aplanir.

4. La toupie est un fer affûté et coupant, mis en rotation à haute vitesse, utilisé pour creuser des moulures dans une pièce de bois mais qui peut aussi déchiqueter la main dans un instant d'inattention.

Francis poursuit son épluchage :

— Si on l'ouvre pas, on n'en mangera pas non plus !

Dans *Les Lettres de mon moulin*, que lisaient tous les enfants de l'école communale, Alphonse Daudet raconte sa visite à un couple de retraités provençaux vers 1860. « Les vieux » accueillent magnifiquement cet ami de leur petit-fils trop occupé à Paris et qui ne daigne pas prendre le temps de leur rendre visite. Je me dis que ces moments sont précieux, qu'ils n'attendent pas. Francis et Juliette nous ouvrent une porte sur leur monde.

— On allait au bal à Oisseau, avec ton père. C'est là qu'on était souvent, le samedi soir.

— À vélo ?

— Oui, il n'y avait que ça.

16

— Le bal était organisé le dimanche après-midi ?

— Non, le dimanche après-midi, c'étaient les vêpres ! Le bal était le dimanche soir dans la plupart des communes, mais le samedi à Oisseau.

— Et comment as-tu rencontré mon père ?

— En 1945, il est venu à Châtillon comme ouvrier menuisier, chez le gars Fouché. Ils avaient des pannes de moteur, alors ton père venait travailler le bois chez nous, avec le gazogène et le diesel. Ils finissaient le boulot à la main dans leur atelier. Juliette et la femme d'Émile Fouché étaient cousines.

L'art puissant de la roue

Peu de gens s'émerveillent devant une roue de charrette en bois. L'objet évoque la déco « rustique » des années 1970, les pizzerias ringardes. Nul mécanisme sophistiqué à l'intérieur, rien d'autre qu'un *moyeu* au centre, ce bloc de bois massif tourné sur lequel sont emmanchés les quatorze rayons ou *rais*, solides tiges de bois (d'acier, sur une roue de bicyclette). En périphérie, la *jante* également constituée de pièces de bois assemblées. L'ensemble est solidement tenu par le cercle de fer nommé *bandage*, qui est confronté aux aspérités des chemins – un pneu métallique, en quelque sorte. Moyeu, rais, jante, bandage : du milieu vers l'extérieur, seulement quatre éléments, tous visibles, comme sur une bicyclette. Rien ne semble plus bête qu'une roue de charrette.

17

Francis observe l'appareil posé sur le formica de la table :

— Ton machin, il enregistre ?

— Oui. C'est important ce que tu dis. Il n'y a plus guère de personnes qui savent ce que tu sais. Assembler une roue, par exemple.

Francis soupire.

— Oh, oui, c'est trop dur de faire une roue ; le meuble, c'est moins difficile. Il fallait bien une semaine à un ouvrier pour en fabriquer une seule. Et même plus : une semaine, c'était juste.

Sa voix trahit l'énormité du travail. La roue est l'humble chef-d'œuvre du charron car ses qualités sont invisibles. Une charrette-présentoir décorative de supermarché ne saurait rouler sur les chemins. Haute comme un homme, la vraie roue n'est pas un accessoire pittoresque mais un outil soumis à rude épreuve, capable de résister aux intempéries, à des charges pesantes sur les routes défoncées, et cela pendant des dizaines d'années. En cas de souci, vous la ramenez à votre voisin artisan qui l'a fabriquée ; il a donc intérêt à l'assembler solidement. « Ce qui a été bien conçu dure longtemps », affirmait mon père en observant une belle charpente. Francis insiste :

— Pour faire une roue, il faut être *bon*.

Il se tait. Sans doute songe-t-il aux secrets et tours de main des vieux charrons, à cette connaissance intime du bois issue d'une expérience millénaire et transmise par les apprentis-
18 sages. Bref, à la différence entre un violon collé dans une lointaine usine, vendu quelques dizaines d'euros, et celui créé par Stradivarius.

— Qu'est-ce qui est le plus difficile ?

— Depuis le départ ? Il fallait commencer par avoir du bon bois pour faire le moyeu, l'axe. Bûcher, passer au tour.

Dérivé de celui du potier, le *tour à bois* impulse une rotation au bout de bois que l'artisan attaque à la lame d'acier. De jolis copeaux s'en dégagent et l'on obtient un cylindre parfait ou, selon la zone d'attaque du ciseau à bois, les galbes élégants des pieds de table et des poteaux d'escalier. Bien sûr, la rotation de la pièce de bois doit être rapide et soutenue.

— Les pieds de table aussi étaient tournés à la main ?

— Oui, par les menuisiers. Il fallait être à deux sur la machine pour actionner les poignées de chaque côté. C'était démultiplié. Il fallait que ça tourne vite pendant qu'un gars creusait avec la gouge⁵. J'ai vu ça, mais je ne l'ai jamais pratiqué. Nous, on avait un moteur à essence pour le faire tourner.

— Et ensuite, pour fabriquer la roue ?

— Il fallait mortaiser⁶ le moyeu, avec la tarière⁷ et des mèches de trente⁸. Tout à la main. Et percer droit, parce que les roues auraient tourné de travers et tu te serais fait engueuler... Quand c'est percé de travers, c'est foutu, on ne peut rien en faire. Après, on a eu la mortaiseuse pour faire les trous, ça allait plus vite, avec un gabarit. Il fallait donner la pente d'un côté, à la main.

En effet, les mortaises pour les quatorze rayons n'étaient pas parfaitement droites, mais avec un léger biais pour le « carrossage » de la roue, c'est-à-dire pour l'écarter du véhicule afin qu'il tienne mieux à la route ; une légère amélioration de l'équilibre. La pensée à l'œuvre est fascinante, en particulier l'introduction d'un biais pour obtenir un résultat plus juste.

Comment fixaient-ils la roue à la charrette ? Ils perçaient un trou, non pas cylindrique, mais conique, au beau milieu du moyeu, afin d'accueillir la *boîte* – ils nommaient ainsi le roulement, qui n'était pas à billes comme aujourd'hui, mais

5. La gouge est une tige d'acier coupante, affûtée en U, qui creuse cette forme dans le bois.

6. La *mortaise* est le trou dans lequel se glisse le *tenon*, afin d'obtenir un assemblage solide.

7. La *tarière* est une grosse vrille que l'on tourne à la main pour percer des trous.

8. Une *mèche de trente* est une vrille qui creuse des trous d'un diamètre de trente millimètres.

fer contre fer et graissé au lard de cochon. Creuser à la main ce trou en forme de cône constitue un tour de force. Francis maîtrise le sens de l'ajustage et son intelligence des trois dimensions m'impressionne. D'apparence banale, une roue s'avère fort complexe à penser et à réaliser. Elle recèle des millénaires d'évolution, l'ingéniosité de générations d'artisans.

— C'était quel bois ?

— Celui qu'on avait, là. Le moyeu, les jantes, tout était en chêne. Les rais, on les faisait aussi en acacia. Il fallait du bon bois, pas des nœuds ni de l'aubier. Tu allais dans les fermes, ils avaient des troncs d'arbre qu'ils coupaient à la longueur des rais, tout était fendu à la hache et fini à la *plane*.

La plane est une lame d'acier affûtée, dotée de deux poignées – à manier avec force et détermination, aussi rudimentaire et efficace que la hache. Ces outils reposent dans
 20 l'atelier de mon père et j'avoue ne pas savoir les manipuler.

En écoutant Francis, l'on songe aux innombrables linéaires, références et pièces détachées des magasins de bricolage. Le talent de l'artisan consistait tout simplement à trouver ses matériaux et fournitures dans la nature environnante.

Dans un tronc ou dans une branche de chêne, le *cœur* se situe au centre, l'écorce à l'extérieur et l'aubier constitue la partie intermédiaire, jeune et vivante, qui conduit la sève. Le charron choisit le cœur de l'arbre, la partie la plus dure, la plus résistante. Outil parfait, aussi primitif qu'irremplaçable, la hache fend le bois dans le sens du fil, des veines, c'est-à-dire en préservant sa force.

« Ensuite, il fallait chauffer le moyeu dans l'eau bouillante pendant cinq à six heures, pour emmancher les rais. »

Aujourd'hui, il suffit de tourner le robinet et d'allumer la gazinière pour diluer le café soluble. À l'époque, cette mission occupait l'un des ouvriers de l'atelier qui puisait les seaux à la fontaine et entretenait le feu sous la chaudière.

Le bois est un singulier matériau, solide mais doué d'élasticité si on le plonge dans une chaleur humide. Lors d'une conférence de la Fête de la Terre, à dix kilomètres de Châtillon, le botaniste Francis Hallé a montré un cœur en bois percé d'une flèche de la même matière. Caractéristique étonnante : pointe et empennage étaient plus gros que le trou par lequel ils étaient passés. « Car ils ont été chauffés », expliqua le scientifique. Un secret pratiqué au siècle dernier par les charrons des villages.

« Et puis, une fois les rais emmanchés, il fallait faire les jantes – le tour de la roue. Mortaiser et emboîter les jantes, ça demandait du temps. »

Débuta alors l'étape la plus éprouvante : cercler la roue avec le bandage en fer. Le travail du bois requiert une force physique considérable à température ambiante, la forge exige un semblable effort dans une chaleur infernale.

« Ensuite, fallait préparer la roue pour la ferrer et faire le bandage. Quand tu avais un vieux bandage, c'était facile, c'était déjà fait. »

Le charron achetait le métal plat en longueurs de six mètres, qu'un ouvrier chauffait à la forge et besognait dans une machine rudimentaire nommée *cintrouse*, afin de le courber puis de réunir les deux extrémités en un cercle parfait. L'orgueil du maître : réussir une soudure invisible.

— Comment faisiez-vous ?

— C'était du boulot... Fallait chauffer la forge au charbon. À blanc, le fer en fusion. On enfourchait les deux bouts et on mettait *de la plaque*⁹. Et après, vas-y, à coup de masse !

Le charbon, au pouvoir calorifique plus élevé que le bois, venait des mines du nord de la France, par wagons entiers, jusqu'à la gare de Châtillon. Il fallait ensuite le charger en voiture à cheval et vider les sacs ou le vrac à l'atelier.

Restait l'opération la plus spectaculaire : appliquer ce cercle de fer afin qu'il serre fortement la roue, tienne l'ensemble et protège le bois de l'abrasion de la route. Or l'artisan fabrique délibérément un cercle plus petit que la roue de bois, d'environ trois centimètres. À froid, impossible de le glisser. Le charron et ses ouvriers entreprennent alors une action délicate à réussir : ils chauffent à blanc le fer, qui se dilate, et le posent sur la roue de bois qu'ils inondent immédiatement de seaux d'eau, dans des geysers de vapeur, afin qu'elle ne brûle pas. Un travail plus facile à raconter qu'à réaliser. Comment les yeux clairs de Francis ont-ils résisté à pareille fournaise ?

« C'était du boulot dur. On commençait à 5 heures du matin, pour ferrer trois paires de roues le même jour. Tu faisais un grand feu par terre, en cercle. Il fallait cent fagots¹⁰ et des souches que mon père récupérait dans les fermes.

9. Cette « *plaque pour souder* », décapante et toxique, s'utilise lorsque le fer est chauffé à blanc.

10. Un fagot est un bouquet de petites branches sèches, haut comme une personne, pour allumer le feu. Souvent, ils étaient ramassés et ficelés par les vieux du village qui les vendaient au boulanger ou au charron.

Tu chauffais, rouge, rouge, puis avec du charbon car il n'y a que le charbon qui chauffe à blanc. Il fallait du monde, quatre ou cinq personnes avec de grandes pinces pour emporter le bandage sur la roue et une griffe¹¹ exprès pour que ça aille bien sur la jante. Fallait pas qu'il y ait un cercle qui passe de travers, sinon tu n'y arrivais pas. Et on arrosait aussitôt, pour pas brûler le bois de la roue. »

Dans le bûcher incandescent, l'effort et le risque sont considérables. Un cercle de fer chauffé à blanc, d'un diamètre de 1,80 m peut glisser des pinces et mutiler les hommes qui tentent de le poser avec précision sur le bois de la jante. La fumée infernale pique les yeux. Une seconde d'inattention et un ouvrier pris de peur ou de fatigue peut lâcher le fer. Et pourtant, Francis compte toujours cinq doigts à chacune de ses deux mains.

Il retire la casserole de la gazinière pour la verser sur le café en poudre. L'eau, le fer, le feu. J'admire la singulière maîtrise des éléments dont il a fait preuve durant sa carrière.

« Et ça y est, ta roue était faite. Une roue de brouette, c'était le même système, en plus petit. Personne ne saurait faire ça, aujourd'hui. »

Toute son enfance fut ponctuée par ces grandes cérémonies du feu, naissance en public de six magnifiques roues, ruisselantes de vapeur d'eau, orgueil de l'artisan qui risquait à chaque fois sa réputation de bon charron.

11. La *griffe* est une tige de métal prévue pour agripper les cercles de fer rouge, brûlant, et les fixer sur la roue de bois.

Apparue il y a cinq millénaires, la première roue fut un disque de bois plein, comme un tour de potier redressé à la verticale. La roue à rayons, plus légère, fut inventée ensuite. Mais comment protéger la jante de l'abrasion des chemins ? Le cercle de fer continu qui l'enserme mobilise une grande quantité de métal, il est récent dans l'histoire de la roue. Comment faisaient-ils auparavant ? Francis le sait :

« Il n'y avait pas de cercle. C'étaient des bandes de fer courbées, clouées sur la jante. On fabriquait les clous à la forge, un par un. Moi, j'ai pas fait ça, mais j'ai vu comment ils faisaient. C'est du vieux temps, on n'y pense plus... »

Il sert un verre de bordeaux pour trinquer aux ouvriers d'antan. « C'était du boulot », commente-t-il modestement. Les propriétaires qui laissent pourrir un squelette de charrette pour décorer le jardin de leur pavillon ignorent la quantité d'effort humain et l'ingéniosité qui furent nécessaires pour fabriquer ces chefs-d'œuvre d'artisan.

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com

 ateliers henry dougier

 @AteliersHD

 @ateliershenrydougier